

LE TÉMOIGNAGE DE CLARA MALRAUX SUR DIEULEFIT¹

Pourquoi les Allemands n'ont-ils pas fait de descente à Dieulefit ? L'effort en aurait valu la peine. L'endroit n'était pas exactement l'Académie française – ils n'étaient pas quarante –, mais n'en regorgeait pas moins d'intellectuels bons à rafler : Pierre Emmanuel, Andrée Viollis – l'auteur de S.O.S. Indochine –, Emmanuel Mounier, directeur de la revue *Esprit*, Rousseaux, le futur critique du *Figaro*, Geneviève Serreau, le peintre Wools, à l'horizon Aragon et Elsa.

Une sorte de rideau magique nous cachait sans doute à l'ennemi, malgré des activités qui auraient dû attirer l'attention. À ce ramassis de mal-pensants, ajoutons l'école de Beauvallon, haut lieu d'un calvinisme en rupture de ban, qui n'a, pour autant que je sache, jamais rejeté une créature en difficulté, et Dieu sait qu'il n'en manquait pas alors. Des enfants sans père ou mère avouable grouillaient dans ses classes et dans sa cour. Dès son premier jour de scolarité, Florence me confia :

– Tu sais, ils ont tous un secret qu'ils racontent à tout le monde.

– Mais toi aussi tu as un secret...

– Moi, je ne leur ai rien dit.

C'était vrai.

Un peu plus tard – quelques semaines à peine – la directrice conduisit ses ouailles dans la forêt pour leur montrer les grottes où se cacher en cas de danger. Comportement qui sembla aussi naturel que, naguère, aux élèves des bons pères, de se promener en troupeau au bois de Boulogne, yeux baissés devant les statues féminines. Tous, tant qu'ils étaient, ces enfants en avaient vu d'autres. Un peu plus tard encore, après le débarquement, les plus âgés de la bande – ils avaient quatorze, quinze ans – portèrent des messages aux résistants locaux ou bien, l'école transformée en hôpital, jouèrent les infirmiers. L'exceptionnel là-bas semblait le quotidien.

(...) Et puis un matin je me suis réveillée, pensant qu'il était temps de me lever pour préparer le déjeuner de Flo. (...) Devant ma fenêtre ouverte [d]es hommes disent des choses étranges. Ces gens de la montagne parlent de la Normandie, de la mer, ils disent « Arromanches », « Cherbourg ». À quoi cela rime-t-il ? Je ne veux pas me raconter des contes de fées.

Nous sommes le 7 juin 1944.

Après ? Après, nous y avons cru, aux contes de fées. Dieulefit délirant a joué à la liberté, l'école est devenue hôpital, les hommes sont partis pour la montagne non sans avoir déclaré que la ville était libérée. En vertu de quoi, nous avons défilé devant le buste d'une Marianne au sourire un peu niais, tiré de sa cachette pour parader sur le seuil de la mairie. Puis nous avons préparé des brassards pour

¹ Clara MALRAUX, *Et pourtant j'étais libre*, Grasset, coll. « Cahiers rouges », 2006. Texte publié sur le site www.pierre-emmanuel.net avec l'aimable autorisation de sa fille, Florence Malraux.

les francs-tireurs, comme en 1870, nous avons fabriqué de la charpie, comme en 1914, nous avons fait sauter le pont qui nous reliait au monde extérieur, si bien qu'au bout de quelques jours nous avons dû nourrir les enfants avec des fanes de betteraves baptisées épinards, légumes qui les rendirent malades sans les empêcher d'être heureux.

En même temps que des armes, des hommes sortirent de leurs caches. Flo ayant mal à la gorge, un jeune médecin plus ou moins polonais, tapi jusque-là dans une cabane sans feu ni lumière, apparut au grand jour pour prescrire un collutoire. Puis il me remercia, les yeux pleins de reconnaissance, de lui avoir permis de se réinsérer parmi les créatures humaines, d'être redevenu un homme qui peut être utile aux autres.

Il y eut des émotions de tous ordres, des alertes fantaisistes. Un obus éclata non loin du village, creusant un trou dans lequel je m'installai, sûre, presque, d'y être à l'abri puisqu'on m'avait appris que les obus atteignent rarement deux fois un même endroit. (...) Une autre fois, des escadrilles allemandes nous survolèrent, faisant la navette entre la plaine et la montagne. Comment aurions-nous su qu'elles visaient le Vercors ? (...)

Vint un moment où on me demanda de jouer mon rôle normal : je veux dire, celui d'interprète. Nous avons fait prisonniers douze soldats ennemis, plus un officier. Une fois encore je me trouvai, moi juive, devant douze hommes dont l'un n'était pas tout à fait le frère des autres (...).

Les douze, réunis dans le réfectoire de l'école, me reçurent joyeusement. Ils étaient autrichiens, j'ai tout de suite reconnu leur accent. Pourquoi dissimuleraient-ils leur satisfaction de ne plus risquer leur vie pour un pays qui n'est même pas le leur ?

L'idée de les interroger – même en me contentant de traduire – me semblait peu plaisante. À tort. Ils me communiquèrent sans hésiter leur savoir : « Nous appartenons à tel régiment, qui dépend de tel état-major, nous occupons tel et tel point. » Soyons juste, ils savaient peu de chose mais ce peu de chose était, paraît-il, intéressant. Sans cesse ils revenaient sur ce qui seul les concernait directement : « C'est fini, bien fini, nous avons toutes des chances de revoir... » ici tout ce que vous imaginez, la femme, la mère, la fiancée, le village ou la ville.

Nos adieux furent amicaux.

– L'homme que nous allons interroger à présent, me dit l'officier avec qui je travaillais, a reçu une balle dans le poumon. On vient de la lui retirer.

– On ne va pas lui faire subir un interrogatoire dans ces conditions !

– Le médecin dit qu'il est parfaitement en état de répondre.

– Est-ce vraiment nécessaire ?

– C'est important.

L'homme en question est un adolescent, dix-sept ans, dix-huit au plus. Et beau, d'une beauté due peut-être à la souffrance. Ses mains sont posées sur le drap, proches l'une de l'autre mais disjointes. Quand il nous entend entrer, il tourne la tête, à peine, vers nous. J'ai été informée de son grade, sous-lieutenant. Ceux de tout à l'heure faisaient partie de la piétaille chère à Péguy.

La première question me semble facile à traduire, je crois qu'elle concerne l'emplacement exact de son régiment.

C'est moi que l'adolescent à visage d'étudiant regarde d'un œil durci : « Pourquoi vous répondrais-

je ? Vous êtes des francs-tireurs et je sais que vous nous ferez fusiller tous tout à l'heure. »

Qui a pu lui raconter des histoires de ce genre ? Le fusiller, ce petit, il n'en a jamais été question. Je prends une voix très douce pour lui répondre, d'abord que nous avons assez peiné pour fabriquer des brassards destinés à préciser que nous sommes des combattants, puis que je lui donne ma parole que ni lui ni ses camarades ne seront fusillés.

– Dites-lui, intervient l'officier français, que nous possédons déjà tous les renseignements qu'il pourrait nous fournir, que ce n'est plus ça l'essentiel et que c'est nous qui allons lui donner des précisions, après lesquelles il crânera peut-être moins.

Je traduis. « L'ennemi vaincu » prend des airs absents. S'il ne me tourne pas le dos c'est par bonne éducation et aussi parce que c'est un exercice difficile pour un corps ficelé dans des pansements.

– Dites-lui... reprend le Français.

L'horreur inhumaine des actes commis par les siens défile alors, cernée par des phrases que leur précision impose comme des réalités présentes.

Il secoue la tête : « C'est faux, vous inventez. » Je deviens une machine à transmettre. Les précisions s'accumulent : les preuves, les contrôles qui authentifient, les détails, les noms des lieux, l'idéologie destinée à justifier le pire.

Les mains de « l'ennemi », presque des mains d'enfant, se sont jointes, crispées sur le drap. « Les nazis ont... Les nazis ont... » Je n'en peux plus. Le petit officier non plus. C'est lui qui craque le premier, éclate en sanglots. Je me tais, à quoi bon continuer...

Comment a-t-il trouvé la force de parler ?

– Si c'est vrai, nous sommes déshonorés. Qu'est-ce qui nous reste à présent ?

Moi, comme une idiote : – Il vous reste Goethe et Hölderlin.

C'est à mon tour de pleurer. Une minute de plus et je vais tout lui dire... je vais lui dire tout ce qu'il ne faut pas que je lui dise, que je suis juive, qu'il n'est qu'un enfant irresponsable, que je lui pardonne. Comme une coupable je m'enfuis en larmes pour me heurter dans l'escalier à un Pierre Emmanuel alerte qui me demande pourquoi je sanglote, question qu'on ne m'a que trop souvent posée. Qu'ai-je bien pu lui répondre ? Toujours est-il que Pierre Emmanuel m'a dit : « J'ai un Hölderlin, je vais le porter à ce garçon. »

La lutte n'avait pas tout détruit en nous.

Quelques jours plus tard, Pierre Emmanuel m'a informée que le « garçon » souhaitait me revoir. J'ai été lâche, j'ai refusé.